

# EAU

17 juin 2017

## SOIS COMME L'EAU, MON AMI !

L'eau est le commencement de toute chose. Thalès l'a dit, Bruce Lee en a fait une philosophie du combat, Héraclite nous a rappelé qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, Lucrece a évoqué la transformation perpétuelle de l'eau. Mais l'eau est aussi un champ de lutte – peut-être le plus ancien de tous. Ceux qui étaient assis autour de cette table – une hydrogéologue, une militante pour le droit à l'eau, une pionnière du mouvement environnemental et trois artistes – regardent l'eau depuis des positions différentes, mais tous voient la même chose : un monde dans lequel l'eau ne peut plus couler librement.

Une militante, en racontant son propre parcours, dit : « Je suis comme l'eau. » Une vie qui va de l'architecture du paysage à la campagne pour le droit à l'eau. Au début : découvrir les ruisseaux et les sources d'Istanbul ; au milieu : comprendre comment l'urbanisme rend l'eau invisible ; à la fin : appartenir au mouvement international pour la justice de l'eau. Quand des coupures d'eau surviennent à Istanbul, l'idée que l'eau est un droit prend corps. Des guerres de l'eau éclatent en Bolivie, les robinets deviennent prépayés en Afrique du Sud, les gens descendent dans la rue contre les factures d'eau en Irlande. C'est une vague mondiale – mais en Turquie, elle n'est pas encore suffisamment discutée. C'est ainsi que naît la Campagne pour le droit à l'eau.

Au départ, elle se met en route avec la revendication que l'eau soit reconnue comme un droit humain fondamental. La reconnaissance par l'ONU de l'eau comme droit humain en 2010 a été une victoire – mais une victoire restée sur le papier. Car dans le même temps, la marchandisation de l'eau s'est accélérée : les eaux municipales ont été privatisées, l'industrie de l'eau en bouteille a crû de manière exponentielle. Et cette question est restée en suspens :

"L'eau a le droit de couler. Nous parlons du droit à l'eau des humains – mais nous ne parlons pas du droit propre de l'eau. Pourquoi un ruisseau ne pourrait-il pas couler librement ?"

Le droit à l'eau n'est pas un concept qui appartient uniquement aux humains ; l'eau elle-même a des droits. Couler librement, trouver son propre chemin, circuler sous terre, atteindre la mer. Chaque fois que nous l'emprisonnons dans des tuyaux, des barrages, des bouteilles, des canaux, nous obstruons en réalité nos propres veines. L'inscription des droits de la nature dans la constitution bolivienne, le concept de Pacha Mama en Équateur – ce sont des signaux venus de géographies lointaines, mais ils cherchent une réponse à la même question : l'eau peut-elle être possédée ? En Italie, un référendum a mis fin à la privatisation de l'eau. En Grèce, en Irlande, partout, les gens s'opposent à la marchandisation de l'eau. Mais en Turquie, ce débat n'a pas encore trouvé un ancrage suffisamment large. Le militantisme pour le droit à l'eau demeure une niche au sein du mouvement environnemental ; pourtant chaque goutte qui coule du robinet est politique.

## LES VALLÉES EN RÉVOLTE

Une voix s'élève de la côte de la mer Noire. L'histoire de la lutte contre les centrales hydroélectriques dans les vallées d'Arhavi est, en essence, une histoire de traduction. D'un côté : la langue des militants venus d'Istanbul et d'Ankara – droit, étude d'impact environnemental, décisions de justice, mesures de débit transversal, débits minimaux biologiques. De l'autre : la langue des villageois – ruisseau, poisson, noisette, thé, abeille, terre. Servir d'interprète entre les deux est peut-être la partie la plus difficile de la lutte. Mais cette traduction n'est pas unidirectionnelle ; les femmes des villages traduisent également leurs savoirs, leurs corps, leurs voix dans le langage de l'activisme. Et

parfois la traduction la plus efficace est une femme allongée devant un bulldozer.

Quand la radiation de Tchernobyl est retombée sur la mer Noire, toute une génération a connu le cancer. Le poison invisible qui s'était infiltré dans les feuilles de thé, les noisettes et la terre est revenu des années plus tard sous forme de maladie. Mais cette expérience a aussi enseigné autre chose : les questions écologiques passent par le corps. La dévastation causée par une centrale hydroélectrique ressemble à une métastase. Ce n'est pas un seul organe, c'est tout le système qui s'effondre. Quand des tuyaux sont posés le long d'un ruisseau, ce n'est pas seulement l'eau qui est coupée — les poissons disparaissent, le jardin se dessèche, les abeilles diminuent, le rendement en noisettes chute, les jeunes quittent le village pour la ville. Et quand les femmes s'allongent devant les bulldozers, ce n'est pas pour un seul ruisseau qu'elles s'allongent — c'est pour tout un mode de vie.

Elles portent des masques de faucon — à la fois symbole de résistance et façon de parler en tant que nature elle-même. Quand MNG est arrivée, Havva Ana s'est mise devant le bulldozer. Elles ont appris le droit, elles ont appris la mesure du débit transversal, elles ont mémorisé les débits minimaux biologiques, elles sont allées aux tribunaux. Ce n'étaient pas des buts dans la vie ; mais la lutte porte les gens vers des endroits qu'ils n'avaient pas prévus. Après un moment — après le troisième ou quatrième panel — on commence à se dire : « Je pourrais intervenir quand Oğuz Hoca ne peut pas venir, je pourrais présenter ça moi-même. » Pourrait-on faire quelque chose comme ça au salon de thé du village ?

"Il n'est pas nécessaire d'être victime de quelque chose pour se soucier d'une question écologique. Le caractère global de la condition de victime importe ici. Il faut souligner le fait que tout le monde a le droit de s'exprimer sur tout — et rejeter et refuser tout usage contraire à ce principe."

Et Ceraltepe. Au sommet même des vallées où se mènent les luttes contre les centrales hydroélectriques, c'est là que des bassins de cyanure sont prévus. Si une exploitation minière colossale de quarante kilomètres de diamètre commence, même le débat sur les centrales hydroélectriques semblera anodin en comparaison. Car le cyanure se répandra depuis les têtes du système d'eaux souterraines. Comme un médicament administré dans une veine, il circulera partout — des orteils au cerveau. Que le ruisseau coule ou non, il sera empoisonné. Toute la vallée, tout le bassin versant, toute vie.

"Les choses qu'il nous reste à sauver s'amenuisent. C'est peut-être pour ça que je suis si pressée."

Ces derniers temps, la dimension de rue de la lutte s'est durcie. Il y a un isolement croissant. À Gezi, tout le monde s'embrassait spontanément ; des choses surgissaient de façon naturelle, collective — slogans, mots, plaisanteries, petits actes quotidiens de solidarité. C'est précisément ce qui a fait Gezi : la convergence de luttes menées séparément pendant des années dans leur isolement — droits des animaux, environnement, droit à la ville — se retrouvant soudainement. Aujourd'hui cette énergie semble éparpillée, les attentions sont divisées, il y a de nouvelles offensives, et il y a une vraie solitude. Mais ne revient-on pas toujours à se retrouver ensemble ? Ces rassemblements eux-mêmes sont une réponse : s'asseoir et parler, respirer, s'écouter les uns les autres.

## EN DESSOUS, EN DESSUS

Une hydrogéologue parle de Mardin, de la plaine de Kızıltepe. Là-bas, les eaux souterraines se sont rapidement abaissées. Chaque année, les puits descendent plus profond, la nappe phréatique baisse. Quand la sécheresse et l'irrigation excessive se combinent, l'agriculture dans la plaine est poussée au bord de l'effondrement. Les agriculteurs répondent en bloquant les voies commerciales — la forme la plus élémentaire de protestation liée à l'eau. Mais derrière cette protestation se cache un désespoir profond : personne ne sait quoi faire quand le puits est à sec.

"Là où il y a de l'eau, il y a de la vie. Là où il n'y en a pas, il n'y a rien."

La théorie des communs d'Ostrom prend ici une forme concrète : l'eau n'appartient ni à l'État ni au marché — elle appartient à tout le monde. Mais « appartenir à tout le monde » ne doit pas signifier « personne n'est responsable ». Il existe des modèles d'autogestion dans lesquels les communautés peuvent protéger, partager et préserver leurs propres sources d'eau. Les modèles de dynamique des systèmes montrent la même chose : quand l'eau est prélevée, ce sont d'abord les plus vulnérables qui sont touchés — les petits agriculteurs, les animaux, les arbres. Puis les cercles de vulnérabilité s'élargissent. Enfin, quand les puits sont à sec, tous sont égalisés — dans la soif.

Dans la ville, c'est un tout autre tableau. Vous tirez la chasse d'eau, vous prenez votre douche. Où va cette eau ? Vers les stations d'épuration — d'immenses structures exploitées à des fins lucratives par des entreprises privées. Des canaux émergent des yachts, des pneus de camion, des réfrigérateurs. Et les jours de pluie, les zones industrielles organisées déversent leurs effluents chimiques sans prétraitement. Car le prétraitement a un coût, et la pluie est une opportunité d'échapper aux contrôles. Nous mangeons du poisson du Bosphore sans nous demander dans quelle eau ce poisson a nagé.

Mais même le mot « durabilité » est remis en question. Qu'est-ce que nous cherchons à durer exactement ? L'aveu de quelqu'un formé comme ingénieur est frappant : « Ce qu'on nous apprenait, c'était toujours : tu fais quelque chose, il doit y avoir un résultat immédiat. Mais la vie n'est pas aussi nette. Il ne faut pas penser seulement à court terme, et plutôt que de dire "ceci mènera à cela", le point est : nous nous sommes engagés sur un chemin, nous faisons quelque chose. »

"L'eau coulera, elle trouvera son chemin. Je ne pense pas que nous ayons besoin d'aller si vite."

Et quand nous disons « local », nous pensons toujours aux zones rurales — mais notre local est aussi ici, cette ville. Istanbul a une structure qui déborde les limites de la géographie urbaine. Que peut-on faire ici ? Que les gens d'ici connaissent mieux l'extérieur, que les gens de l'extérieur viennent ici, que la connaissance circule dans les deux sens. Le langage visuel a toujours été plus puissant que le langage écrit ou parlé à travers l'histoire. Comment faire se rencontrer art, visuel, langage créatif et mouvements sociaux — comment les élargir.

En parler ensemble, se nourrir mutuellement — partager des exemples jamais présents ici.

## PAS D'ARGENT, PAS D'EAU

Quand avons-nous commencé à acheter de l'eau ? Dans les années 1980, si vous entriez dans une épicerie en disant que vous aviez très soif, l'épicier vous donnait un verre d'eau. Gratuit. Cette eau est maintenant une marchandise commerciale, dans une bouteille en PET, derrière une marque. Cette transformation s'est produite si lentement que nous ne l'avons même pas remarquée. Tout comme la casserole en cuivre a été remplacée par la poêle en Teflon antiadhésive ; tout comme le travail communautaire a été remplacé par la consommation individuelle.

La commodité a été offerte ; le coût n'a pas été demandé. Une artiste tente d'inverser cette transformation. Elle achète des arbres de sa propre poche et les plante en remplacement de ceux abattus pour la construction à Istanbul. Sa préoccupation plus profonde, cependant, ce sont les eaux enfouies d'Istanbul : des ruisseaux recouverts, passés sous béton, transformés en canaux d'égouts. Dans cette ville, il y a environ quatre-vingts ruisseaux connus, et aucun travail d'ensemble n'a été réalisé à leur sujet. Où commencent-ils, où finissent-ils, lequel coule encore, lequel est mort depuis longtemps ? Les anciennes cartes d'Istanbul montrent des voies d'eau ; dans les nouvelles cartes, il n'en reste même pas une trace. Faire remonter à la surface un ruisseau souterrain — qui va le faire ?

"À travers ces tuyaux et canaux d'égouts où la vie autrefois coulait — nous avons choisi de les transformer en itinéraires de cette civilisation des ordures."

Une autre artiste installe une œuvre intitulée Maruz (Exposé-e) sur la berge du Kurbağalidere. Le ruisseau ne coule plus ; il sent mauvais. Elle veut exposer les gens à cette odeur, à ce spectacle. L'eau nous tend un miroir ; quand nous regardons dedans, nous nous voyons — mais nous ne voulons pas voir. Et une troisième artiste dit que l'eau est dans

la nature du cinéma. Les premiers cinéastes ont toujours voulu filmer l'eau — le flux, l'intemporalité, le mouvement. « L'intemporalité et la fluidité de l'eau, et le fait que le cinéma soit un peu pareil — ce sont des choses liées. » Le spectateur trouve son propre temps dans ce flux. Et peut-être que le cinéma aussi est comme l'eau : il coule, se transforme, disparaît — mais laisse une trace.

Il faut travailler à partir de choses concrètes. Quand il y a quelque chose de concret, les gens commencent à venir en disant : « Ah oui, ça pourrait marcher. » Les quatre-vingts ruisseaux d'Istanbul — cela pourrait être un projet concret. Où commencent-ils, où finissent-ils, lesquels sont encore vivants ? Il y a de vieilles cartes, des cartes d'eau ; quelqu'un est collectionneur avec des cartes historiques en sa possession. Chacun de ces ruisseaux servira de miroir : en regardant, nous verrons l'eau ; dans l'eau, nous nous verrons nous-mêmes.

## FAIT, CONCEPT ET TULUM

Le moment peut-être le plus inattendu de cette conversation est celui où l'on parle de fabrication de fromage. Quelqu'un décrit un fromage tulum : « D'abord on égoutte le fromage à travers une étamine. Ensuite on le presse, on le fourre bien serré dans un tulum en peau de chèvre, autant qu'il peut en tenir. Puis on l'enterre dans la terre. Après trois mois, ça donne un fromage magnifique. » C'est une métaphore : si un académicien n'attend pas suffisamment longtemps pour interpréter un fait, il succombe à ce qu'il a déjà entendu. C'est précisément pourquoi il faut presser fermement le fait dans le concept, l'enterrer dans la terre, attendre qu'il mûrisse. À la fois aller quelque part en tant qu'étranger, et définir sa vie à travers une autre pratique — art, académie, militantisme — et tenter de construire une relation à partir de là : « c'était quelque chose avec lequel nous nous débattions et dont nous n'arrivions pas vraiment à sortir. C'est pourquoi le fait, le concept et le tulum se sont réunis pour nous. » Le savoir présent dans les villages est caché dans la nature et sur le point d'être perdu. Faire un collier à partir des fils qui émergent de la racine de la plante erati. Enfiler des fraises des bois sur leurs tiges — l'extrémité racine dure, là où elle rejoint la tige souple — et les porter autour du cou.

Observer un nid d'araignée pendant une heure, voir les petits manger la mère, et en faire une phrase transmise de génération en génération : « Prenez soin de l'araignée — ces enfants me mangeront. » Ce ne sont pas des choses apprises dans des documentaires ; ce sont des choses connues par le vécu. Là-bas, il y a quatre mille ans de culture. Des Hemşinlis, des Laz, des locuteurs du Romaiika. Les relations que chacun d'eux a forgées avec l'eau, le sol et les plantes sont différentes — mais tous sont nourris de la même racine : vivre dans la nature, produire avec elle, apprendre d'elle. Comment, alors, porter ce savoir ? D'un côté, il y a l'idée d'« apporter » — emmener des artistes, des musiciens, des gens de théâtre dans les villages, organiser des éco-festivals. Mais de l'autre côté, « co-produire » est plus juste qu'« apporter ».

L'artiste visiteur ne va pas là pour offrir quelque chose mais pour comprendre l'expérience présente sur place, pour travailler avec elle. Voir le moulin du village, participer à la cueillette collective des noisettes, écouter des chansons le soir — ce ne sont pas des expériences touristiques mais le terreau de la coproduction. S'approprier le sentier, réparer le moulin. Il y a déjà de puissantes motivations chez les personnes qui ont une relation avec cette géographie. La question est d'arrêter que cette relation soit unidirectionnelle. Il y a déjà là-bas des personnes qui ont construit une maison de village, qui cultivent tout elles-mêmes, qui vivent sans faire de courses. Il y a beaucoup à apprendre d'elles. « On ira là-bas, on vivra ce que j'ai décrit. On n'attendra pas de résultats à court terme. » Mais le processus d'avisement du paysan en Turquie a été si long que les gens sont devenus étrangers à leurs propres savoirs. Les choses du village ont été transformées en choses dont on doit avoir honte. Le vert, la terre, les marmites en cuivre, le travail collectif — tout cela a été compté comme signe de « retard ». Maintenant, il y a un intéressant renversement : les choses chassées de la ville commencent à attirer l'attention de tous.

Toucher la terre, cultiver sa propre nourriture, vivre avec des matériaux naturels. Mais encore comme nostalgie, comme curiosité — non comme pratique vivante. Des choses expulsées de la ville qui sont maintenant ce que tout le monde trouve « très intéressant ». Intéressantes comme savoir ; distantes comme pratique. Marcher le long d'un ruisseau et ramasser des déchets a été essayé — une annonce a été faite à la mosquée du village, un événement a

été organisé, des enfants ont participé, un petit camion de déchets a été collecté. Mais l'année suivante, la situation était la même. Ça a été fait deux fois ; à la troisième, personne n'est venu. Parce qu'il n'y a plus d'œufs dans le village ; ils sont achetés au centre-ville.

Une voiture part toutes les quinze minutes, le marchand de pastèques vient, le marchand de fruits vient, les supermarchés atteignent même les villages. Le capitalisme mondial vous retrouve même au sommet de la montagne. Quand nous étions petits, il n'y avait pas de déchets ; tout était transformé, utilisé, brûlé, transformé en compost. Maintenant tout arrive tout prêt, dans un emballage plastique. Et ce plastique va dans le ruisseau.

"Les gens là-bas ont déjà été témoins des évolutions dans la nature et en ont tiré des conclusions. Des paroles sont venues d'eux. Pouvez-vous imaginer ? Il y a tellement de choses comme ça dont je prends note, que j'accumule."

## APPARTENIR

Vivre dans trois grandes villes et ne se sentir appartenir à aucune d'elles. Izmir, Ankara, Istanbul — chacune avec ses propres pratiques, mais aucune n'a pu forger ce lien d'appartenance. Quand la relation à l'eau est rompue, la motivation à la protéger l'est aussi. Mais au village, dans le lieu où l'on est né, l'eau détermine directement la vie. Cette tension ne peut être résolue, mais elle est nommée : l'appartenance. « Je suis une personne petite ; il y a plus de vingt millions de personnes ici. Je ne peux pas le faire. Mais au village, il y a un endroit pas encore pollué, encore protégeable. Et plus urgemment : cela affecte directement la vie de ces gens-là. » Une voix venant de Londres offre une autre perspective.

Là-bas, on vit aux côtés des mouches, des toiles d'araignée, des insectes. On ne fait même pas de pulvérisation massive de pesticides dans le jardin ; on ne veut pas perturber l'habitat des créatures. Si vous ne séparez pas vos déchets, ils ne sont pas collectés. Les berges des rivières sont publiques ; parcs, espaces sportifs. « Même si ça devrait être plus avancé en termes de modernité, je vis une vie beaucoup plus proche de ma vie à Erzincan. » Plus nous devenons propres, plus nous sommes — et plus nous rendons — pollués. Là-bas ils ont quatre poubelles séparées à la maison ; si vous ne triez pas vos déchets, ils ne sont pas collectés. Sanctions et sensibilisation vont de pair. Ici, les campagnes de sensibilisation flottent dans l'air, et l'application est absente. Les grandes villes sont des modèles, qu'on le veuille ou non.

Dans toutes les séries télévisées, tous les films, partout, le mode de vie urbain est présenté comme exemplaire. Et quand ces citoyens jettent leurs déchets dans le ruisseau, les villageois font de même — en pensant que « l'eau les emportera ». Mais nos déchets ont maintenant tellement augmenté que l'eau aussi a une capacité. Des lits émergent des stations d'épuration, des couvercles de toilettes, des cuvettes. Le pouvoir de faire des politiques des municipalités est énorme ; travailler avec elles est une nécessité.

"Ce sont des métastases. Nous devons nous concentrer sur l'endroit où se trouve la maladie primaire. Peu importe où nous sommes."

Et peut-être que la métaphore-racine de birbuçuk — le gingembre — trouve ici son sens. Des rencontres qui n'ont pas l'obligation de rester ensemble, variables, ne pesant pas les unes sur les autres, mais surgissant de la même racine. Ces conversations comme la racine principale ; les projets, panels, publications et rencontres qui en germeront — comme les petites racines du gingembre, chacun trouvant son propre chemin. Tout comme l'eau trouve son chemin. Ce qui compte, c'est de se rencontrer, de se connaître, et de respirer ensemble. Plutôt qu'attendre des résultats immédiats, faire confiance au processus. Ne pas penser à court terme. Nous nous sommes engagés sur un chemin — peut-être en partageant un repas, peut-être en s'écrivant, peut-être en se retrouvant à nouveau, que ce soit à Istanbul, sur la côte de la mer Noire, ou à Mardin. Échange mutuel de connaissances et d'expériences — tant en relation avec l'art spécifiquement qu'en tant qu'ensemble. Peut-être que quand nous allons là-bas, nous faisons même du mal ; il faut regarder les choses un peu depuis ce côté-là. Mais sans y aller, faire en sorte que les gens de cet endroit disent — « regardez, des gens viennent, vous vous rendez compte à quel point ils sont curieux, à quel

point c'est précieux » – c'est aussi un pas. L'eau coulera, elle trouvera son chemin.

Et nous aussi, nous la laisserons couler.